

Florence LEVASSEUR
Écrivain conseil®

RECUEIL DE TÉMOIGNAGES

*Dossier établi dans le cadre
d'une demande de certification
auprès du GREC*

JANVIER 2008



Groupement des écrivains conseils®

Écrire pour les autres : une vocation, une profession

<http://www.ecrivainsconseils.net/>

SOMMAIRE

PROLOGUE	1
Première partie / LE CONTEXTE	
I. Le projet initial	2
II. Un nouveau projet	4
III. Les rencontres	6
Deuxième partie / QUESTIONS D'ÉCRITURE	
I. À mi-chemin de l'oral et de l'écrit	
A. Le contexte	9
B. Le texte	9
C. De la retranscription au témoignage écrit	10
II. De l'oral à... un peu plus d'écrit	
A. Le contexte	12
B. Le texte	13
C. Quelques manipulations	14
III. De l'oral à l'écrit : docu-fiction	
A. Le contexte	16
B. Le texte	17
BILAN	21
ÉPILOGUE	22

PROLOGUE

Alors que j'entreprends de rédiger ce mémoire afin de le soumettre au jury de certificateurs du GREC, j'ai repris pour la cinquième année consécutive un travail de recueil de témoignages auprès de personnes âgées résidentes d'une maison de retraite.

La nature de cette prestation, consistant à valoriser un patrimoine culturel fragile et immatériel, est un domaine pour lequel j'ai une affinité certaine.

Ce travail que j'accomplis, et que je souhaite présenter ici, constitue en outre une part non négligeable de mon activité, si je considère le temps que j'y consacre.

A ces deux raisons j'en ajouterai une troisième pour justifier succinctement mon choix : le caractère récurrent d'une prestation, ainsi que le fait qu'elle me soit commandée par une personne morale, sont deux aspects significatifs de mon activité, selon la configuration qu'elle a prise petit à petit, depuis six années que je l'exerce.

Le travail que je vais exposer s'inscrit dans une action financée par des établissements publics ; de ce fait, il a nécessairement été précédé de la rédaction d'un projet, du montage d'un dossier et de la signature d'une convention.

Je n'entrerai pas dans le détail des opérations administratives préalables à mon intervention, mais il m'a cependant paru souhaitable, pour une meilleure compréhension, que les grandes lignes en soient exposées.

C'est donc par cela que j'inaugurerai mon propos, avant de décrire la prestation pour laquelle j'ai accepté de m'associer à l'action ; je m'intéresserai alors à une problématique plus strictement liée à l'écriture pour autrui.

Afin d'illustrer les différents aspects de ce travail d'écriture, j'exposerai trois cas choisis pour leur diversité, tant thématique que formelle, parmi le vaste éventail que cette entreprise de longue haleine met désormais à ma disposition.

Première partie

LE CONTEXTE

I. LE PROJET INITIAL

En juin 2003, j'ai été sollicitée, en ma qualité d'écrivain conseil, pour recueillir des témoignages de personnes âgées.

La proposition m'a été faite par madame Lelouvre¹, responsable du service de l'architecture et du patrimoine de la ville de G. Elle-même fut orientée vers moi par sa supérieure hiérarchique, madame Renoir, directrice de la vie culturelle de cette même ville.

De quoi s'agit-il donc ?

En 2002, un partenariat est mis en place entre la ville et l'hôpital de G., dont dépend la maison de retraite du Castel, située dans cette même ville. La convention signée par les deux parties prévoit que le service d'animation du patrimoine de la ville organise et assure, dans les locaux de la maison de retraite, une série de six conférences réparties sur l'année. Ces conférences seront proposées gratuitement aux personnes âgées, à leurs familles, aux habitants du quartier et de la ville. Leurs sujets concerneront le patrimoine local et se borneront à la période du XX^e siècle, de manière à toucher plus facilement le public et trouver un écho dans les expériences vécues par les personnes présentes, à susciter des réactions, commentaires, témoignages ; il y sera question du quotidien, de la vie professionnelle, des quartiers... ; les sujets seront proposés par les conférenciers et acceptés par les animateurs de la maison de retraite ; les conférences seront assurées par un des guides-conférenciers du service d'animation du patrimoine, auront une durée d'une heure au maximum et s'appuieront sur une iconographie nombreuse grâce à des images projetées sur un écran ; à leur issue une large place sera faite à l'échange entre le public et le conférencier. Elles seront annoncées dans la presse locale, et notées dans le programme des manifestations organisées par le service d'animation du patrimoine de G.

Le financement

Le montage de l'opération présente les conditions requises pour s'intégrer dans un dispositif intitulé « Culture à l'hôpital », financé par le centre hospitalier de G., la ville et la DRAC.

Le lieu

La maison de retraite est dotée d'un service animation ; elle dispose en son rez-de-chaussée d'un espace d'accueil et de rencontre spacieux et convivial, ainsi que d'une vaste salle propice à l'organisation de fêtes, de spectacles, et de manifestations diverses.

Le public visé

Cet espace est tout indiqué pour réunir le public désireux d'assister aux conférences, c'est-à-dire :

¹ Tous les noms propres de lieux et de personnes cités dans ce document ont été modifiés.

- les résidents, encouragés à se déplacer hors de leurs services, à participer à une activité stimulante, à rencontrer des personnes autres que celles qu'ils côtoient quotidiennement ;
- les visiteurs extérieurs, qu'ils aient ou non un proche hébergé dans l'établissement, car les conférences sont ouvertes au public et gratuites.

Les objectifs visés par les organisateurs de l'action

1. Le service d'animation de la maison de retraite cherche à :

- susciter, par un biais affectif (intérêt pour le passé, les souvenirs vécus) le désir de prendre part à une activité dont la personne âgée peut retirer du plaisir et un bénéfice personnel sur le plan de son bien-être mental ;
- favoriser le maintien de liens sociaux par la rencontre et l'échange ;
- prôner l'ouverture de la maison de retraite, en donnant aux habitants de la ville une raison d'y pénétrer, qui ne soit pas directement liée à un problème de vieillissement et de dépendance, pour participer à une activité culturelle.

2. Le service d'animation du patrimoine de la ville de G. souhaite :

- transformer certaines représentations, et notamment l'idée que l'intérêt pour le patrimoine est un domaine réservé à une élite cultivée, ou à une catégorie sociale privilégiée : en déplaçant physiquement l'activité vers un établissement public hospitalier, on pense modifier certains *a priori*, et surtout rencontrer un public nouveau ;
- pérenniser la proposition et développer une attente en jouant sur le rituel : la conférence aura toujours lieu un mardi qui sera le premier du mois concerné.

Première saison : constat et problème

A l'issue du premier cycle de conférences, qui se déroule d'avril à novembre 2002, une évaluation est formulée conjointement par les acteurs de l'animation du patrimoine et de la maison de retraite ; il est constaté :

- une bonne participation des résidents, des familles et des personnes extérieures ;
- une durée (une heure) qui semble adéquate, et permet aux personnes âgées de soutenir leur attention ;
- concernant le contenu, un intérêt manifeste, en particulier grâce aux visuels qui permettent de maintenir la curiosité en éveil ;
- un intérêt indéniable également pour l'évocation des souvenirs en prolongement de la conférence.

En effet, à l'issue de leur prestation les conférenciers offrent au public la possibilité de prendre la parole pour apporter des informations, ou un éclairage personnel du sujet abordé. Ces échanges sont d'emblée perçus comme des moments précieux. L'animatrice du patrimoine ainsi que les guides-conférenciers sont touchés par la richesse des témoignages apportés par le public âgé. Alors que les professionnels livrent sur des thèmes locaux un apport documentaire et historique conforme à leur domaine de compétence – l'histoire locale et régionale, l'architecture, l'histoire de l'art –, ils peuvent eux-mêmes enrichir leurs connaissances au contact de ces récits d'expériences vécues.

Mais un problème se fait jour alors : comment recueillir les fruits de ces moments d'échange ? comment conserver la trace de ces témoignages ?

Très rapidement, les intervenants se rendent à l'évidence qu'il leur est impossible de noter quelque information que ce soit tout en menant la discussion, distribuant la parole et répondant aux questions du public. C'est de ce désir et de cette frustration que naît la seconde configuration du dispositif, à laquelle je suis associée.

II. UN NOUVEAU PROJET

Pour la saison suivante, le projet est réécrit. L'essentiel de ce que contenait le précédent est reconduit, mais il comporte un volet supplémentaire : le recueil de témoignages et la rémunération d'un professionnel prestataire à qui la mission sera confiée. Le cycle de conférences s'inscrira désormais dans le temps de l'année scolaire.

Dispositif

Madame Renoir suggère donc à madame Lelouvre de me proposer ce travail. Par la suite, madame Lelouvre et moi-même définissons les conditions à mettre en place pour effectuer favorablement le recueil de témoignages. Nous établissons ainsi conjointement le protocole suivant :

- j'assisterai à chacune des conférences ;
- à l'issue de l'échange qui la prolonge habituellement, je présenterai l'opportunité offerte aux personnes qui le souhaitent de se réunir pour parler à nouveau des sujets abordés, et d'apporter leurs témoignages personnels dans le cadre d'un échange informel ;
- la réunion annoncée se tiendra le lendemain ou le surlendemain de la conférence pour conserver le bénéfice de la stimulation créée : que les sujets abordés restent présents dans les mémoires, et que dans ce temps ni trop long ni trop court, le travail de remémoration ait pu se poursuivre ;
- le groupe concerné sera peu nombreux, de manière à ce que personne ne s'y sente intimidé : les personnes qu'une assemblée importante avait dissuadées de prendre la parole bénéficieront alors d'un lieu et d'un temps pour le faire sans crainte ;
- cette réunion sera ouverte aux non-résidents qui auront assisté à la conférence ;
- il m'incombera de permettre à chacun de s'exprimer ;
- j'utiliserai le dictaphone pour recueillir les propos des personnes présentes ;
- après retranscription, je restituerai ces propos en un écrit qui leur sera fidèle, tant sur le plan du contenu que sur celui du langage de son auteur.

Madame Lelouvre et moi estimons pour finir le temps que je consacrerai en moyenne à chacune de mes interventions, et comprenant : le fait que j'assisterai obligatoirement à la conférence, le temps du recueil des témoignages et le temps nécessaire à leur restitution écrite. Puis le coût de mon intervention pour six conférences est calculé en fonction de mon tarif horaire et inscrit dans le budget de l'action.

Le rôle des animateurs de la maison de retraite

Monsieur François, un des trois animateurs de la maison de retraite, s'est investi dans la mise en place de cette action et l'a prise en charge. Il lui incombe d'assurer l'accueil des conférenciers et du public, de répercuter auprès des résidents les informations relatives à la fois à la tenue de la conférence et à la réunion « recueil des témoignages » qui lui succède, d'inciter les personnes âgées à se mobiliser, à faire l'effort de se déplacer, de les accompagner jusqu'au lieu de ces activités (de nombreuses personnes se déplacent en fauteuil roulant, et sont tributaires d'une aide dans leurs mouvements).

Les animateurs de la maison de retraite jouent un rôle crucial dans le succès de l'action menée, car sans eux, ni les conférenciers ni moi-même ne rencontrerions de manière satisfaisante notre public. Ils s'efforcent, ainsi que le personnel soignant, de connaître le mieux possible l'histoire, le parcours des résidents, leurs origines géographiques, leur profession, leurs centres d'intérêt ; ils peuvent ainsi, grâce à cette proximité et une relation

humaine de qualité, motiver telle ou telle personne et l'orienter vers une activité susceptible de la concerner, de la toucher, d'enrichir la qualité de sa vie au sein de l'institution.

C'est en concertation avec monsieur François que je fixe le jour, l'heure et le lieu de mon intervention, de manière à composer avec le programme des activités nombreuses et variées organisées par son service. Il semble en effet primordial que monsieur François soit entièrement disponible lors de ma venue pour regrouper les personnes pressenties.

Nous convenons pour mon intervention d'une durée oscillant entre une et deux heures.

Des enjeux

M'engageant dans ce projet à partir d'octobre 2003, je me trouve désormais dans une position qui me fait l'interlocutrice simultanée de trois entités distinctes, ayant chacune ses prérogatives et une vision propre de l'activité, car elles y ont implicitement placé des enjeux spécifiques ; il s'impose donc à moi de satisfaire et concilier toutes les attentes qui, sans être divergentes, comportent des inflexions variées selon les personnes et institutions dont elles émanent.

En effet, pour le service d'animation du patrimoine, et plus précisément sa responsable, madame Lelouvre, l'objectif principal est l'enrichissement des connaissances, la conservation d'un patrimoine culturel fragile dont chaque personne est dépositaire, et à qui l'on offre l'opportunité de le communiquer, de le transmettre aux générations ultérieures, d'en préserver la mémoire grâce à une trace écrite ; le service d'animation du patrimoine en sera le conservateur.

Pour le service d'animation de la maison de retraite, l'objectif principal est d'offrir aux résidents une activité valorisante, qui permette aux personnes âgées hébergées en institution de retrouver une meilleure estime de soi ; l'activité proposée, dans la mesure où elle est propice à stimuler la mémoire, à favoriser la communication, à lutter contre l'isolement et la tentation du repli sur soi, s'inscrit idéalement dans la démarche de ce service.

Quant aux personnes âgées résidentes de la maison de retraite et aux visiteurs qui les rejoignent lors des rencontres consacrées au recueil de leurs témoignages, ils adoptent généralement une démarche d'informateurs au début de la rencontre et se trouvent valorisés par leur savoir ; puis ils éprouvent le plaisir de revivre par la parole et l'échange les émotions éprouvées à certaines périodes de leur vie ; ils ressentent enfin de la gratitude à l'égard de ceux qui s'intéressent à leurs histoires particulières.

Que ce soit pendant la phase d'échanges oraux ou lors de mon travail de restitution écrite, je veille donc à ne négliger aucune des facettes du dispositif.

Don et gratitude

Dès la première rencontre en octobre 2003, j'insistai sur les notions de don et de gratitude, qui me semblaient faire défaut à ce projet tel qu'il était initialement rédigé : rien n'y était dit en effet du devenir des écrits que je produirais ; il est vrai que nous ne savions pas ce que ces rencontres nous apporteraient, et il était difficile d'anticiper sur une donnée qui n'avait pas encore d'existence (la parole des anciens et sa retranscription ou sa transposition à l'écrit) au moment où l'on mettait en place les conditions propices à sa réalisation ; or il me semblait impossible de ne pas faire des personnes âgées les ultimes destinataires de ces écrits : celles-ci nous faisaient le don d'un bien précieux, et je trouvais ingrat de ne rien leur offrir en retour. Je suggérai donc à mesdames Lelouvre et Renoir qu'au terme du cycle de six conférences, l'ensemble des témoignages restitués par mes soins à l'écrit fussent rassemblés en un livret

dont, outre les conférenciers et le service d'animation du Castel, chaque personne ayant participé au recueil de témoignages recevrait un exemplaire.

Problématique

La prestation dont je rends compte ici consiste bien en un travail d'écriture pour autrui – mais un autrui complexe, triple pour ainsi dire. Son originalité est de se situer à la croisée des chemins entre un projet intellectuel (conservation du patrimoine), un projet social (animation en maison de retraite) et un projet affectif (valorisation des participants). Par ailleurs, elle présente la spécificité de solliciter des témoignages se situant à la frontière entre le domaine public et le domaine privé, en d'autres termes à mi-chemin entre ce qui relève de la mémoire collective et de l'histoire personnelle. Enfin, cette prestation m'amène à me positionner à l'égard de l'oralité dans mon travail d'écriture.

J'espère, par les situations que je vais présenter, éclairer concrètement, c'est-à-dire dans la phase de parole comme dans la restitution écrite, la manière dont je tente d'apporter les réponses qui soient les plus appropriées possibles aux différentes circonstances dans lesquelles je mène ces recueils de témoignages, c'est-à-dire en tenant compte des contraintes énoncées ci-dessus.

III. LES RENCONTRES

Différentes situations

Depuis octobre 2003 jusqu'à aujourd'hui, les réunions qui ont suivi les conférences ont eu des configurations très diverses : des participants assez nombreux, des petits groupes de deux, trois ou quatre personnes, des rencontres avec une seule personne ; le nombre de présents a certainement une incidence sur la nature des propos livrés à l'auditoire ; certaines personnes sont enclines à parler, ont la narration facile, d'autres moins ; il en est qui ont plaisir à écouter parler les autres.

Je rencontre généralement les personnes dans une petite salle de réunion, un salon, un espace clos où rien ne les distrait de l'activité en cours, ce qui contribue à son bon déroulement.

Il m'est également arrivé de me rendre dans les chambres des « témoins », s'ils n'étaient que deux ou seuls, et lorsque des problèmes de fatigue ou de mobilité réduite rendaient préférable cette solution.

J'ai quelquefois accueilli des personnes extérieures à la maison de retraite, soit le conjoint d'un résident, soit un visiteur ayant assisté à la conférence.

Au préalable

1. La présentation de l'objectif

J'inaugure toujours la séance en rappelant qui je suis, pourquoi j'interviens, dans quel but je le fais ; je présente un exemplaire du dernier livret publié, qui rassemble les souvenirs communiqués à l'occasion des réunions passées. Cette entrée en matière doit être brève au risque sinon de fatiguer ou d'impressionner les personnes âgées ; les participants sont impatients d'entrer dans le vif du sujet, ils ont bien souvent des remarques à faire, en prolongement de la conférence et des visuels présentés à cette occasion.

2. Le dictaphone

Je pose mon dictaphone au centre de la table autour de laquelle nous sommes rassemblés. Je rappelle qu'il sera actif durant la durée de l'entretien, mais par sa discrétion due à sa petite taille, il se fait très vite oublier.

Amorcer l'échange

Si, bien souvent, les personnes arrivent avec l'intention de poser les questions ou d'apporter les rectifications qu'elles n'ont pas osé formuler en présence de l'assemblée nombreuse (un public de vingt à cinquante personnes environ assiste à chaque conférence), la référence à l'exposé du conférencier, à l'iconographie sur laquelle il s'est appuyé, me permettent d'amorcer facilement l'échange. Pour cela, j'ai préparé quelques questions par lesquelles je pense solliciter des souvenirs, souvent relatives aux vues anciennes qui ont été projetées, aux usages évoqués : je m'appuie également sur ce que monsieur François me communique à propos des personnes présentes, qui généralement ont été concernées par le sujet, du fait de leur lieu de résidence passé, de leur métier, d'une aptitude particulière, d'une passion ou d'un loisir qu'ils ont affectionné. Les animateurs de la maison de retraite jouent un rôle primordial en incitant les résidents à assister à la conférence, puis en sollicitant ceux qu'ils pensent être intéressés, afin qu'ils acceptent de me rencontrer.

Déroulement de la séance

Très rapidement, mes questions n'ont plus lieu d'être. Utiles au démarrage de la rencontre, et propices à faire se délier certaines langues, elles auraient un effet perturbateur lorsque la « machine à souvenirs » est lancée. Tandis que mes interlocuteurs ont renoué le fil qui les lie à leur enfance, à leur jeunesse, à l'époque de leur maturité et à leur vie professionnelle, il m'appartient de respecter le processus de remémoration qui se met en œuvre ; je dois être particulièrement vigilante à ne pas intervenir inopinément, au risque de briser ce fil, qui est en réalité immensément fragile.

Il m'est arrivé, lors de ma première intervention, de commettre la maladresse de vouloir solliciter des précisions lorsque la personne évoquait des souvenirs qui me paraissaient intéressants d'un point de vue patrimonial ; or, loin d'obtenir les éclaircissements espérés, j'avais au contraire fait perdre à la personne le fil de sa pensée ; par la suite, il lui était souvent très difficile – voire impossible – de le retrouver.

Cela ne signifie pas que je me taise définitivement, laissant la conversation aller son train toute seule. Je dois au contraire veiller à ce que les souvenirs évoqués ne s'égarent pas vers des thèmes trop éloignés de celui que nous sommes censés évoquer. Ceci mérite bien entendu de la souplesse, et mon recadrage, s'il a lieu d'être, se fait léger : mon rôle n'est pas non plus de faire taire.

Ma préoccupation est également de faire en sorte que chacune des personnes présentes puisse s'exprimer : généralement, cela se fait très naturellement et sans difficulté, car les participants trouvent autant d'intérêt à évoquer leurs souvenirs qu'à s'instruire de ceux des autres ; cependant il m'est arrivé, bien que très rarement, de devoir limiter la propension d'une personne à monopoliser l'attention des autres et à se laisser aller à une prise de parole trop intempestive.

Je suis enfin garante du respect dû à chacun. Je veille à ce qu'aucune parole déplacée, aucune allusion mal venue ne vienne troubler le bon déroulement de la séance – mais là encore, il est rare que quelque incident nous perturbe.

Dans la seconde partie de ce mémoire, j'illustrerai par trois cas distincts le type de travail d'écriture que je réalise en aval des rencontres ; j'exposerai les réponses que je choisis d'apporter au gré des circonstances, et les ressources techniques auxquelles je recours, afin de satisfaire les attentes des témoins et des collectivités dont émane la commande.

Deuxième partie

QUESTIONS D'ÉCRITURE

I. À MI-CHEMIN DE L'ORAL ET DE L'ÉCRIT

La presse locale - monsieur Copin

A. LE CONTEXTE

La conférence du 13 mars 2007 porte sur l'histoire de la presse locale et les différentes publications périodiques qui se sont succédé à G. aux XIX^e et XX^e siècles.

Cette thématique est pour nous l'occasion de recueillir les témoignages de deux anciens typographes, messieurs Noël et Copin, et nous les mettons à l'honneur en leur permettant de relater leur long apprentissage d'un métier hautement qualifié, les circonstances dans lesquelles ils ont été amenés à l'exercer et les conditions de travail qu'ils connurent soit dans la presse, soit dans l'imprimerie.

B. LE TEXTE

Je reproduis ici un extrait de l'un de ces témoignages, celui de monsieur Copin. Il illustre en effet une des options que je choisis souvent, et qui consiste à restituer à l'écrit un discours qui présente encore de très nombreuses caractéristiques de l'oral ; je propose, à partir de mon enregistrement, un texte très peu transformé, même s'il ne s'agit pas d'une simple retranscription.

Le texte suivant est tiré du chapitre « La Presse locale » du livret publié en juin 2007 pour rassembler les témoignages recueillis en 2006-2007.

Les couleurs signalent les citations que j'utilise dans l'explication qui suit le texte ; les mots bleus ont été rajoutés par moi ; les rouges sont ceux que j'ai choisi de ne pas modifier.

« J'ai travaillé à Paris-Normandie, rue de l'Hôpital à Rouen.

J'y ai travaillé pendant cinq ans, dès que j'ai quitté l'école : j'étais encore **gamin** à l'époque – **c'était** avant de m'engager dans l'armée ; je me suis engagé en 1953.

C'était une école en fait : on apprenait le **boulot** tout en travaillant, et **comme ça** ils **ne** nous payaient pas !

C'est comme ça que j'ai passé mon CAP de compositeur-typographe.

Quand on arrivait le matin, **il fallait pointer**, puis on commençait par servir de **larbin** à tous les anciens : s'ils voulaient un café, il fallait leur servir le café, **et après** il fallait faire la vaisselle ; et **seulement après**, ils nous faisaient faire un petit boulot.

Avant d'avoir des **boulots** intéressants, on faisait de la distribution : tout ce qui a été composé, quand **ça** a été tiré, on **n'en** a plus besoin, **alors** on le reprend et on remet les lettres les unes après les autres dans la casse. **Il fallait pas se tromper de case, sinon quand il y en avait un qui vérifiait, on entendait parler du pays...** Celui qui venait pour composer et qu'à la place du e il avait un s, il **n'était** pas content ; **c'est comme ça** qu'on apprenait la casse.

Quand il **n'y** a pas d'erreur, **pour composer** ça marche vite ; **mais parfois vous relisez la ligne : pas de pot, deux fautes, tout est à recommencer.**

Et il faut savoir lire à l'envers : au début on croit qu'on n'y arrivera jamais ; puis après on lit à l'envers aussi bien dans le composteur que sur le papier. Je crois que j'y arriverais encore. On apprend avec l'habitude. Pour apprendre on essaye toutes sortes de trucs : on retourne, on prend un miroir, mais ça ne sert à rien. Puis très vite on sait reconnaître les différents caractères. »

C. DE LA RETRANSCRIPTION AU TÉMOIGNAGE ÉCRIT

Contrairement à ce qui se produit à d'autres occasions, je n'ai pas eu à remanier l'ordre des informations transmises ni à les regrouper pour recomposer un texte suivi à partir de bribes ou répliques disséminées dans un dialogue auquel cinq ou six personnes participent. En effet, monsieur Copin, puis ensuite monsieur Noël, ont chacun à leur tour été invités à raconter leur expérience professionnelle de typographes, et ils l'ont fait l'un et l'autre assez longuement, en deux exposés construits et cohérents.

Quelques modifications minimales me permettent de glisser très discrètement vers la langue écrite, mais j'ai néanmoins le souci de faire en sorte que le langage propre à la personne qui s'est exprimée reste identifiable, et que le lecteur puisse *entendre parler* la personne en lisant son témoignage – *a fortiori* s'il s'agit d'un proche.

Syntaxe

Dans l'exemple choisi en l'occurrence, le langage de monsieur Copin présente du point de vue syntaxique une caractéristique majeure : celle de progresser par juxtaposition, et de laisser elliptiques la plupart des connexions, qu'elles soient logiques ou chronologiques. Il m'a semblé important de conserver cette particularité, au risque sinon de trahir la voix entendue et la personnalité de monsieur Copin.

Toutefois, pour le confort du lecteur, et dans le but de faciliter la compréhension, j'ai jugé nécessaire d'insérer certaines expressions afin de mettre en évidence les enchaînements ou de clarifier le sens du propos.

Par ailleurs, j'ai quasiment rétabli toutes les doubles négations, alors que l'oral nous amène bien souvent à escamoter le « ne ». Malgré tout, j'ai conservé ce trait d'oralité par endroits, notamment dans la phrase « **Il fallait pas se tromper de case, sinon quand il y en avait un qui vérifiait, on entendait parler du pays** » parce que celle-ci exprime de manière sensible le souvenir d'un sentiment personnellement éprouvé par monsieur Copin et par les jeunes apprentis qu'il côtoyait : je risquais de gommer la charge émotionnelle contenue dans la phrase en question, si j'en modifiais la syntaxe et faisais fi de son oralité.

Pour la même raison, et pour ne pas gommer l'implication du locuteur et l'expression de ses émotions, qui se nichent il me semble justement dans les blancs laissés entre les propositions, j'ai conservé telle quelle la phrase « **mais parfois vous relisez la ligne : pas de pot, deux fautes, tout est à recommencer** » ; j'ai respecté ses caractéristiques formelles et sémantiques : la juxtaposition des propositions, l'implicite de certaines informations.

Les ajouts suivants : « **il fallait pointer** », « **seulement après** », « **pour composer** » et « **puis** » sont en revanche des mots de mon choix par lesquels j'ai jugé opportun d'explicitier les enchaînements.

Lexique

A deux reprises en revanche, j'ai copié à cette même fin des mots ou expressions de monsieur Copin : « **c'était** », « **C'est comme ça que** », choix que je justifie par le fait que la répétition est également une caractéristique de l'oral en général, et du langage de monsieur Copin en particulier.

Celui-ci comporte en effet, comme autre particularité, l'usage d'un lexique à la fois simple et précis, mais peu varié.

Pour cette même raison, et toujours par respect pour la parole de monsieur Copin, j'ai opté pour le maintien de l'ellipse dans la proposition « on retourne » plutôt que de restituer le complément manquant ; un autre argument en faveur d'un tel choix est que cette solution respecte la vivacité du propos et le rythme de la parole, et qu'ils sont tout à fait propices à exprimer la perplexité ou le désarroi du personnage face au problème à résoudre (lire à l'envers).

Enfin, j'ai conservé les termes familiers gamin, boulot, larbin, car monsieur Copin se serait sans doute senti trahi si je leur avais substitué les mots enfant, métier (ou travaux), serviteur.

Ponctuation

J'ai délibérément limité l'usage de l'exclamation, car celle-ci eût donné une image faussée du ton uni avec lequel monsieur Copin s'exprime la plupart du temps. Lorsqu'on l'écoute, on ne perçoit en effet aucune véhémence dans sa parole. Monsieur Copin est au contraire un homme très calme, d'humeur égale et à la voix posée, qui parle plutôt *piano* que *forte*. Il eût été faux selon moi d'user de l'exclamation pour souligner les émotions sous-jacentes, j'aurais dénaturé la prosodie particulière de sa voix.

D'une manière générale je prends en compte les marques de l'oral et le langage propre aux personnes dans la restitution écrite des témoignages, comme étant également des données patrimoniales.

Après avoir expliqué au travers de ce cas pourquoi il m'importe souvent de ne pas « surécrire », et comment je veille finalement à ne pas être tentée de lisser abusivement une retranscription en risquant d'annihiler tout ce qui authentifie la personnalité d'un « témoin », voici un deuxième exemple où le glissement vers une langue présentant au contraire les caractéristiques de l'écrit me paraît justifié.

II. DE L'ORAL À... UN PEU PLUS D'ÉCRIT

Les bains de mer - madame Duroi

A. LE CONTEXTE

La conférence donnée le mardi 7 février 2006 a pour thème les bains de mer ; y sont évoqués les origines de la station balnéaire de G., son évolution au long des deux siècles passés, ainsi que les changements économiques, urbanistiques et sociaux que cette nouvelle activité occasionna pour la ville : développement de l'hôtellerie et des transports ; aménagements urbains, construction sur le rivage d'un prestigieux établissement de bains plusieurs fois remanié, embelli, agrandi ; venue estivale d'une foule de visiteurs parisiens et étrangers : aristocrates, grands bourgeois, artistes, usagers des trains de plaisir et bénéficiaires des congés payés.

Les témoignages recueillis apportent un point de vue local sur l'atmosphère particulière qui règne à G. durant les mois d'été ; les quatre personnes réunies le lendemain pour revenir sur le sujet évoquent leur propre relation avec le loisir balnéaire, dont elles profitent à leur manière, souvent certes en spectateurs, mais non sans en retirer le plaisir, le repos, la détente associés.

Au cours de la séance, chacune des personnes présentes s'exprime tout à tour, et la parole se répartit équitablement. Les participants prennent à chaque fois le temps d'évoquer des souvenirs précis de leur enfance et adolescence, qui ont trait aux lieux dédiés aux loisirs balnéaires et aux circonstances dans lesquelles ils les fréquentent – en famille, généralement. Ils évoquent avec netteté une ambiance particulière, qui imprègne la station balnéaire, l'ensemble de la zone du rivage – désormais exclusivement consacrée au repos, à la promenade, aux jeux et festivités multiples – ainsi que la quasi-totalité du centre ville.

Pas d'anecdotes, mais la description d'habitudes, de rituels dominicaux dont on perçoit les bienfaits ; leur évocation fait manifestement revivre des émotions agréables, la sensation du bien-être, et ramène à la conscience le sentiment de la paix et du bonheur partagés.

Un nombre important de petits détails précis, concrets, émaillent le propos de chacun ; associés aux images anciennes, photos, gravures projetées lors de la conférence, ils nous aident à percevoir mentalement l'atmosphère dont est empreint le rivage en été avant la seconde guerre mondiale : l'ambiance d'un beau dimanche d'été prend chair grâce à eux.

Une fois l'ensemble de mon enregistrement retranscrit, je me trouve en possession d'un matériau qui a la forme d'un dialogue constitué de longues répliques : en moyenne des paragraphes de cinq à dix lignes.

Plutôt que de restituer les interventions de manière thématique², comme chacun s'était recentré sur sa propre expérience familiale du loisir balnéaire, j'ai jugé opportun de consacrer un texte suivi à chaque témoignage individuel, en regroupant les différentes interventions d'une même personne ; il m'est possible ainsi de proposer quatre récits distincts, très personnels, qui apportent chacun un point de vue incarné porté sur « les bains de mer » ; tous témoignent d'une expérience vécue à laquelle peuvent adhérer nombre d'habitants de G. de la génération de mes interlocuteurs, c'est-à-dire de personnes nées dans la deuxième décennie du XX^e siècle.

² Comme il m'arrive certaines fois de le faire

B. LE TEXTE

L'un de ces quatre témoignages : celui de madame Duroi, me permet de présenter une option particulière que j'ai prise dans l'élaboration de l'écrit, à partir de la retranscription de ses propos. Dans cette circonstance précise en effet, j'ai remanié la transcription de manière à élaborer un texte qui, tout en restant identifiable comme une prise de parole, présente des caractéristiques de construction et de syntaxe propres à l'écrit.

J'ai fait ce choix, dans ce cas bien précis pour trois raisons principalement :

- tout d'abord parce que l'ensemble des interventions de madame Duroi, une fois rassemblées, constituaient une matière suffisamment riche pour me permettre de recomposer un texte cohérent comportant une progression ;
- ensuite parce que le niveau de langue propre à cette personne est tel que je n'ai pas eu à opérer des modifications trop importantes pour glisser de l'oral vers l'écrit ;
- enfin, j'ai pensé qu'en optant pour cette solution, je mettais en valeur les souvenirs de madame Duroi, et que les émotions et sensations associées, auxquelles elle est manifestement attachée³, étaient de la sorte mises en relief.

Cet écrit, tel qu'il est reproduit ci-dessous, figure ainsi que trois autres au chapitre « Les Bains de mer » du livret publié en juin 2006, et rassemblant l'ensemble des témoignages recueillis à l'issue du cycle de conférences de la saison 2005-2006.

« Pour sortir le dimanche, nous avions une tenue particulière, confectionnée par une couturière : c'étaient nos « habits du dimanche ». Je me souviens d'une année – je devais avoir dix-sept ans – où j'avais une très belle robe rose, avec un beau manteau gris pâle ; c'était la mode cette année-là où l'arrière de la robe était un peu plus long que le devant. Je mettais un chapeau, qui n'était pas le même que celui que je mettais pour aller travailler.

« Le dimanche après-midi, à la belle saison, nous allions sur la plage en famille. Mon père adorait s'asseoir sur les galets, nous ne nous baignions pas mais nous aimions la plage et les heures agréables qu'elle nous offrait, et tout ce monde autour de nous.

Les habitants de G. comme les estivants fréquentaient la plage, et nous, nous avions plaisir à les regarder.

« Il nous arrivait d'aller voir les vacanciers entrer aux Bains-Chauds du casino, transformés en salle des fêtes et de spectacles, lorsqu'il y avait des revues, ou des bals pour le Mardi gras : nous nous réjouissions de ce spectacle, sans éprouver la moindre jalousie.

« Les soirs d'été nous allions nous asseoir sur les bancs, le long de la palissade des tennis. Le marchand de bâtons de guimauve n'était pas loin. Toute la journée il se tenait là, à l'entrée du casino. Son panier devant lui, retenu par une courroie passée derrière son cou, il présentait ses friandises aux passants ; la boîte était surmontée d'une glace où se reflétaient toutes les couleurs des bâtons de guimauve. Un autre vendait des plaisirs, des biscuits fins comme des hosties, que nous adorions manger. Ces douceurs portaient bien leur nom : nous étions vraiment heureux de les déguster, c'était un petit bonheur de notre enfance.

« Un peu plus tard, l'allumeur de réverbères passait, tandis que nous restions là, à nous reposer en regardant les promeneurs qui allaient tranquillement le long de la plage. Rien n'était plus agréable que l'atmosphère de ces soirées. Mes pauvres parents qui avaient l'un et l'autre un métier pénible – ma mère qui marchait à longueur de journée dans la

³ À l'occasion de rencontres ultérieures, ces scènes dominicales sont revenues de manière récurrente dans les évocations de madame C.

manufacture, mon père qui était ouvrier maçon – s’endormaient quelque fois, mais moi j’étais jeune, et bien éveillée, j’avais plaisir à regarder tout ce monde passer. Puis la cloche de Saint-Jacques sonnait dix heures moins le quart, pour nous c’était le signal qu’il fallait rentrer.

Nous traversions les pelouses pour nous en retourner chez nous, rue du Bœuf. Au mois de mai, les hannetons volaient et se prenaient dans nos cheveux.

En passant près de l’hôtel Royal nous apercevions, dans la salle éclairée du restaurant, les belles dames en chapeaux qui dînaient en compagnie des personnalités.

Nous rentrions doucement nous coucher. »

C. QUELQUES MANIPULATIONS

Je n’exposerai pas dans le détail la totalité de mes interventions ; en voici néanmoins les grandes lignes.

Organisation du texte

J’ai remanié l’ordre des différentes interventions de madame Duroi afin de servir mon projet : structurer son témoignage en un texte présentant un début, un milieu et une fin.

Syntaxe et lexique

Dans ces domaines, mes principales modifications ont été :

- le remplacement du « on » par le « nous » ;
- la suppression de « ça » ;
- la suppression de formules répétées : « je me souviens que », « il y a » ;
- la suppression de répétitions destinées à maintenir l’attention et permettre la compréhension de l’auditeur ;
- la suppression de mises en relief propres à l’oral (« la plage, j’adorais ça » ; « nous, nous aimions ») ;
- et pour glisser vers le registre de la langue écrite, l’introduction de phrases complexes, comme par exemple celle qui constitue le troisième paragraphe, celle qui clôt le quatrième paragraphe ou l’avant-dernière phrase du texte.

Quelques illustrations

1. J’ai suivi pour principe de respecter le vocabulaire de madame Duroi, et de n’apporter que des modifications qui soient les plus infimes possibles – en particulier j’ai évité tant que faire se pouvait de remplacer une terminologie, d’ajouter mots ou groupes de mots ; cependant, quelques mots ou groupes de mots sont introduits par moi, comme par exemple :

atmosphère ; sans éprouver la moindre jalousie ; palissade ; courroie ; friandises (pour éviter une répétition de guimauve) ; tranquillement.

2. Certaines modifications étaient néanmoins parfois nécessaires à la compréhension ; ainsi par exemple le passage retranscrit :

« Le soir on allait s’asseoir sur les bancs qui étaient le long des tennis, on voyait celui qui allumait les réverbères qui passait, et on restait là à se reposer le soir. Tout un tas de gens passaient le soir sur la plage, c’était agréable comme tout. »

J’en ai conservé tous les éléments, mais les ai dissociés pour répondre à mon projet de construction, selon le plan que j’avais élaboré pour ce texte.

Dans la version réécrite, la répétition de « le soir » est éliminée ; j'ai en revanche introduit l'expression « les soirs d'été » et l'articulation « un peu plus tard ».

« On » est devenu « nous ».

« Celui qui allumait les réverbères » est devenu « l'allumeur de réverbères ».

Concernant « les bancs qui étaient le long des tennis », j'ai utilisé la précision apportée à ma demande par madame Duroi sur la configuration passée des lieux :

« il y avait une clôture d'arbustes, de grillages, et les bancs où nous nous asseyions étaient contre ces grillages, qui nous séparaient du tennis. »

pour rendre la phrase plus précise, et j'ai ainsi introduit dans le texte final le substitut « palissade ».

3. De la même manière, madame Duroi dit des marchand de guimauve et de plaisirs qu'ils « avaient leur panier autour du cou » ; il m'a paru plus précis de dire que celui-ci était retenu par une courroie passée derrière le cou du marchand.

4. Dans les propos de madame Duroi, les caractérisations positives abondent ; elle insiste sur le plaisir éprouvé, la douceur de ces instants d'oisiveté, et les mots « heureux », « agréable », « adorer », « rester », « regarder », « repos » (reposer, reposante), « aimer », « doucement » témoignent d'un bonheur contemplatif, dont je voulais rendre compte. J'ai donc cherché, en reprenant les termes qualifiant l'atmosphère qui baignait ces moments précieux, à valoriser une thématique prégnante. J'ai eu soin pour ce faire de m'appuyer sur les formules prononcées lors de l'entretien, et que je reproduis ci-dessous :

« c'était très bon et on était très heureux de manger ça »

« c'est un souvenir des petits bonheurs de l'enfance auquel je suis très attachée »

« c'était agréable »

« c'était agréable comme tout »

« on rentrait doucement se coucher »

« la plage, j'adorais ça ! »

« on voyait tout ce monde autour de nous »

« je regardais tout le monde passer »

« nous, nous aimions les regarder, et chacun y trouvait son compte »

Je crois être restée dans les limites de ce qui ne risquait pas de dénaturer la voix de la personne dont je voulais au contraire valoriser le témoignage, par les moyens conjugués de la forme et du contenu attribués à l'écrit final.

Par les informations apportées et l'éclairage porté sur les pratiques sociales et les loisirs, les textes restitués à partir des témoignages de madame Duroi et des trois autres personnes présentes, satisfont la demande patrimoniale attachée à l'action.

Par ailleurs, faire revivre une époque, se replonger dans une atmosphère propre au passé, éprouver à nouveau en imagination les sensations associées aux lieux, aux gestes et usages d'un quotidien d'autrefois, sont indéniablement les sources d'un grand plaisir, pour les personnes qui participent à nos rencontres mensuelles.

Des conditions particulières réunies par hasard lors de l'une d'elles m'ont également amenée à opter pour une troisième voie, et à rédiger de toutes pièces un texte de fiction ; c'est du moins la solution que j'ai adoptée en la circonstance pour mettre en valeur une véritable moisson de témoignages.

III. DE L'ORAL À L'ÉCRIT : DOCU-FICTION

Les commerces du centre ville

A. LE CONTEXTE

Le 20 janvier 2004, la conférence donnée à la maison de retraite du Castel ravive le souvenir des anciens commerces du centre-ville de G. Le sujet séduit, et le public prend plaisir à l'évocation de boutiques, aujourd'hui disparues, qui ont participé du quotidien de nombreuses familles vers le milieu du XX^e siècle. Le souvenir de certains commerçants hauts en couleur, devenus des « figures locales », est également très vif dans les esprits des personnes présentes.

Le lendemain de la conférence, une dizaine de participants se retrouvent en ma compagnie, dans une salle spacieuse et agréable.

Sont présents :

- des résidants, particulièrement concernés par le sujet du fait de leur activité professionnelle antérieure, et dont deux sont accompagnés d'un proche en visite ;
- des habitants de G. venus pour la circonstance, certes habitués à fréquenter la maison de retraite pour des raisons privées, mais surtout eux-mêmes anciens commerçants, actuellement en retraite ;
- une des participantes, enfin, est une retraitée bénévole qui contribue à proposer des activités d'animation aux résidants (notamment à partir de la lecture de la presse) ; cette personne est également très intéressée par le thème de la rencontre.

Notre réunion a une configuration particulière, à cause du nombre et de la mixité du public ainsi constitué.

Malgré mon souci constant de veiller à ce que chacun puisse s'exprimer, les visiteurs manifestent une plus grande aptitude à développer une idée, à relater une anecdote, évoquer les lieux, les habitudes et les activités du passé. Certains des résidants ont quant à eux tendance à se retrancher dans une position d'écoute, et s'expriment moins spontanément ; je fais en sorte que personne ne soit frustré : que les visiteurs aient la satisfaction d'échanger leurs souvenirs et de faire revivre le passé ; mais également que les résidants les plus réservés aient à la fois le plaisir d'écouter ces histoires et soient eux aussi valorisés en apportant leurs témoignages ; je les sollicite, et même si leur parole se déploie avec moins d'aisance, ils enrichissent la rencontre des informations tout aussi précieuses qu'eux aussi ont à communiquer.

La séance est d'une grande richesse, et chacun à son terme manifeste sa satisfaction quant à la qualité des échanges et des rencontres qu'elle a favorisées.

Lorsque j'ai achevé mon travail de retranscription, je me trouve en possession d'un matériau qui présente les particularités suivantes :

- une alternance de répliques de longueurs variables mais assez courtes (de une à dix lignes) ;
- du point de vue de leur contenu : une grande quantité d'informations sur une foule de boutiques ou ateliers de petits artisans ;
- et pas réellement de fil conducteur, mais un texte qui a des allures d'inventaire – les associations se faisant par la proximité géographique, en circulant mentalement dans les rues, les quartiers.

Quel écrit restituer à partir d'un tel dialogue ? Comment faire en sorte que chacun y soit traité avec équité ? En d'autres termes : comment éviter de produire un document qui ferait la part belle à nos deux anciens commerçants et pointerait la moindre importance *quantitative* des témoignages apportés par certains des résidents de la maison de retraite ?

Il me semble primordial de prendre en compte ces questions et je choisis d'y apporter la réponse suivante : utiliser l'ensemble des informations communiquées par tous les participants pour écrire une petite fiction. Je crée à cette fin deux personnages d'enfants, que le lecteur va suivre dans leurs déplacements au cours d'une journée ordinaire. Je relate les activités du quotidien auxquelles ils vont se consacrer au fil des heures ; ce dispositif simple me permet d'intégrer la totalité des informations transmises, sans que le lecteur puisse identifier de qui elles émanent ; ainsi, je peux structurer le contenu dont je dispose ; de plus, je ne mets pas en regard des témoignages de longueurs très variables, et je traite d'une manière équivalente résidents et visiteurs.

B. LE TEXTE

Six heures, rue d'Écosse

Un vent d'ouest modéré charge l'air d'humidité ; l'obscurité est à peine atténuée par quelques lueurs aux fenêtres, et le pâle halo des réverbères. La rue se réveille doucement. Malgré l'heure matinale, deux hommes sont au travail depuis un moment déjà : l'un d'eux, le dos lourdement chargé, assurant son pas avec précaution, apparaît sur le seuil de l'épicerie Canu. Il a fait descendre à sa charge les trois étages qui séparent le grenier de la rue. Il s'apprête, avec l'aide de son collègue, à en vider le contenu dans la cuve d'une camionnette stationnée devant la porte. Sur les flancs de celle-ci on peut lire : Ets DUFOUR – SANITARIUM – quai Henri IV à G. Lorsqu'ils auront nettoyé la tinette, elle reprendra sa place pour un mois au grenier.

Sept heures, rue d'Écosse

Comme tous les matins, c'est le petit François qu'on a envoyé chercher le lait. Et comme tous les matins, il est en retard : il a fallu que sa mère vienne le secouer plusieurs fois pour qu'enfin il émerge de son doux sommeil d'enfant ; puis il a traîné à s'habiller, cherchant partout sa deuxième chaussette et le cache-col tricoté par sa mémé. Enfin, il dévale quatre à quatre l'étroit escalier, faisant sonner ses galoches sur les marches de bois, et tinter le couvercle de son pot de fer blanc, retenu à l'anse par une ficelle. Il arrive ainsi tout courant, serrant sa pièce dans une main et son pot à lait dans l'autre, chez Gagu, l'épicier.

Huit heures, rue Sainte-Catherine

C'est l'heure de l'ouverture pour monsieur Sailly, négociant en cuirs et crespins. Et pourtant aujourd'hui, cela ne va pas tout seul, car le volet roulant ne veut plus rien savoir ; il grince et résiste avec des plaintes de métal contrarié. Après un bon quart d'heure d'efforts, on parvient enfin à le remonter ; pas de doute, il va falloir que monsieur Lémeray, serrurier, vienne réparer ce volet récalcitrant. Puis on entend le sabot d'un cheval sur le pavé : chacun reconnaît la voiture de monsieur Marlin avant même de l'avoir vue. Il faut dire qu'on attendait sa livraison. L'attelage s'immobilise devant le pas-de-porte, et le déchargement peut commencer : les peaux, les flancs (ou côtés), le cuir à semelles, les plaques de caoutchouc, le cuir gras (ou cuir enduit), toute cette marchandise vient prendre place dans la boutique, qu'elle parfume de son odeur si caractéristique. Elle sera ensuite revendue au détail ou en demi-gros aux cordonniers et bourreliers locaux. C'est le lundi, jour de fermeture pour eux, que les nombreux cordonniers du centre ville viennent se fournir chez monsieur Sailly, à commencer par son voisin d'en face : monsieur Levasseur, dont l'atelier est situé au 14 de la rue de l'Oranger. Mais il verra également

passer chez lui : Monsieur Barbet de la rue des Maillots, monsieur Bellebouche de la rue Lemoine, monsieur Fontaine de la rue Saint-Jacques, monsieur Lambert de la rue d'Écosse, les trois cordonniers de la rue de l'Épée, monsieur Stalin de la rue Gustave-Rouland, et d'autres encore, car chaque rue à son – ou ses – cordonniers.

Les cinq ou six bourreliers de la région, qu'il fournit en cuir gras, ainsi que des cordonniers de campagne, complètent sa clientèle.

Neuf heures, rue de l'Oranger

La porte de la cordonnerie en s'ouvrant fait tinter la clochette ; monsieur Levasseur relève la tête et ôte de sa bouche un dernier petit clou, qu'il met en place en deux habiles coups de marteau :

- Bonjour madame Lenclos ! Ah, mais c'est la petite Mireille qui vous accompagne aujourd'hui : elle a bien grandi, votre petite-fille. Toutes les chaussures de la famille sont prêtes, madame Lenclos ! Et quoi de neuf, rue Gustave-Rouland ?

- Oh, ça va comme ça peut, vous savez.

- Tiens ma grande, tu vas pouvoir aider ta mémé à porter les chaussures. Au revoir madame Lenclos.

Pourquoi cette fidèle cliente fait-elle réparer ses chaussures chez lui plutôt que chez le cordonnier de sa rue ? Voilà quelque chose qui ne cesse d'intriguer monsieur Levasseur... et de le flatter secrètement.

Dix heures trente, rue d'Écosse

Que s'est-il passé aujourd'hui ? Pourquoi la camionnette de la glacière n'a-t-elle pas fait sa tournée ? C'est ce qu'on se demande à la charcuterie Martin. Habituellement le livreur passe très tôt dans la matinée. Mais cela lui arrive parfois de ne pas être au rendez-vous. En fait, on ne peut pas trop compter sur lui. Et le temps s'est considérablement radouci, bien qu'on ne soit qu'au début du mois de février. On décide donc d'envoyer sans plus tarder la jeune vendeuse à la glacière Trudaine, afin qu'elle ramène au plus vite les précieux pains de glace.

Dix heures trente-cinq, rue d'Écosse

Janine, vendeuse à la charcuterie Martin, se présente au guichet du couvent, chez les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ; elle n'a eu que la rue à traverser.

- Ah, c'est la p'tite Martin ! Vous voulez la carriole, je parie.

- Oui ma sœur, si vous voulez bien me la prêter : la glacière n'a pas livré aujourd'hui.

- Bien sûr, vous pouvez la prendre, vous savez où elle se trouve !

- Merci ma sœur. Je vous la ramène dans une heure.

La jeune fille prend la direction des quais, tirant la carriole, maudissant le livreur de la glacière – et se demandant également si on l'appellera toute sa vie « la p'tite Martin », alors qu'elle se nomme en réalité Janine V...

Onze heures quinze, rue d'Écosse

Janine est revenue à la charcuterie avec son précieux chargement de glace ; elle s'est pressée en chemin pour éviter que les pains ne fondent trop vite, car le temps est bien lourd. Alors qu'elle s'apprête à aller rendre la carriole chez les sœurs, son patron l'interpelle :

- Gardez donc la carriole, Janine, et allez me chercher de la sciure pour le fumoir ! Vous n'avez qu'à aller chez Bachelier. Prenez les pouches⁴ dans la remise.

Janine ne proteste pas ; pourtant, elle serait volontiers restée à la charcuterie. Mais enfin, la menuiserie Bachelier est située rue du Chêne-Percé, ce n'est pas trop loin. On aurait pu

⁴ Sacs en toile de jute.

l'envoyer chez Hauguel, rue de l'Entrepôt, comme le mois dernier... Elle repart donc courageusement avec la carriole des sœurs.

Onze heures quarante-cinq, rue Ménard

Quelle animation devant le café Au Père Éternel ! Des femmes et des enfants font la queue, chargés d'une ou plusieurs bouteilles. Le petit François est parmi eux, en admiration devant le cheval attelé à la voiture de Bignon, le marchand de vin. Parti de B. très tôt ce matin, ce dernier achève de livrer les commerçants de G. Il sera de retour en terre picarde dans la soirée, mais pour l'heure il fait une pause : pour rien au monde il ne viendrait à G. sans boire un verre de cidre chez Corruble, avec son casse-croûte, car la réputation du cidre que l'on brasse Au Père Éternel n'est plus à faire.

Depuis peu, monsieur Corruble s'est séparé de ses grands fûts de 15 000 litres parce qu'il a fait faire par Bataglia, le maçon de l'avenue Pasteur, une cave entièrement pavée de verre, grande comme une salle de classe, et cette cave, où il conserve tout son cidre, fait sa fierté. Au Père Éternel, on écrase cent tonnes de pommes par saison !

- François, tu rêves ! Allez, donne-moi vite ta bouteille, tu ne vois pas que tout le monde attend !

La patronne, assise sur son petit tabouret, remplit avec dextérité la bouteille avec de la boisson⁵ ; le garçon s'empresse de la payer pour s'attarder ensuite à caresser le front du cheval ; mais il entend sa mère qui l'appelle et quitte à regret le placide animal. En chemin il croise sa copine Martine ; munie du seau et de la pelle à charbon elle s'en va récolter le précieux engrais que le cheval a généreusement déposé devant le café. Aux fenêtres, chez Martine, on a les plus beaux géraniums de la rue d'Écosse.

Douze heures quinze, Grande-Rue

La jeune Arlette marche d'un pas alerte dans la rue de la Morinière. Apprentie coiffeuse chez mademoiselle Marguerite, elle vient de refermer derrière elle la porte aux vitres peintes du salon de coiffure, et se dirige vers la Grande-Rue, car elle habite tout près du cinéma Le Royal. Elle n'a pas encore tourné le coin vers sa gauche qu'elle entend déjà le vrombissement continu d'un moteur de pompe : elle a reconnu le camion-citerne du Sanitarium. Monsieur Dufour et ses employés sont occupés à vider la fosse, située à la cave de son immeuble. Cette longue opération de pompage doit être renouvelée tous les deux ou trois ans.

Un peu plus loin, la pâtisserie Leroux est encore ouverte – mais quand ferme-t-elle d'ailleurs ? Trois cent soixante-cinq jours par an, même le dimanche après-midi, on aperçoit la haute silhouette du commerçant qui s'affaire parmi les volailles et les gibiers. Certains disent que cet homme mesure plus de deux mètres !

Treize heures quinze, rue Lemoyne

C'est l'heure pour le petit François de retourner à l'école, mais il ne peut s'empêcher de faire un détour du côté de chez son oncle : c'est aujourd'hui que tonton Robert déménage, et l'on a fait appel à Marlin pour transporter la lourde cuisinière, ainsi que les meubles du ménage. Le cheval est là en effet, ainsi que la voiture que l'on achève de charger. François, qui aime tant les chevaux, s'attriste soudain : il imagine l'animal en plein effort dans la côte de B., s'arc-boutant sur la pointe de ses fers. « Il faudra atteler un cheval de renfort chez Laurence, dit-il, sinon la pauvre bête mourra d'épuisement. » Monsieur Laurence, qui tient un hôtel en face de l'école Michelet, et dispose d'une écurie un peu plus haut, loue en effet des chevaux de renfort, afin d'assister les attelages trop chargés pour gravir la côte. Mais pour l'instant, les grandes personnes sont beaucoup trop occupées pour prêter

⁵ Cidre très peu alcoolisé conservé en fûts, et réservé à la consommation quotidienne (le « gros cidre », ou cidre bouché, se boit les dimanche et jours de fête).

attention aux paroles attentionnées de l'enfant, qui reprend à regret le chemin de la place Louis-Vitet.

Seize heures trente-cinq, place Louis-Vitet

À peine sortis de classe, les garçons se sont attroupés devant l'atelier du maréchal-ferrant : le spectacle du cheval que l'on ferre est de ceux qu'ils préfèrent – et bien entendu... le petit François est aux premières loges.

Dix-sept heures trente, rue d'Écosse

- François, dès que tu auras fini tes devoirs, tu vas aller chez les sœurs pour demander si elles peuvent venir faire la piqûre de ta petite sœur : le médecin est venu aujourd'hui, il a dit qu'avec les piqûres, elle guérira plus vite. Et puis ensuite tu iras au bazar me chercher du produit pour récurer mon fourneau. Mais surtout tu n'oublies pas d'aller chez les sœurs avant, mon François !

Le garçon ne se le fait pas répéter deux fois : aller frapper à la porte des sœurs, il n'aime pas trop cela, mais franchir celle du bazar... c'est pénétrer dans un univers de merveilles et de mystère qui réjouit son imagination d'enfant. Le bazar de la Place-Nationale est immense, sombre, et d'une profondeur qu'on ne soupçonne pas avant d'y entrer. Le plancher poussiéreux qui résonne sous les pas, tous les trésors de l'industrie humaine amoncelés là, les trois dames qui règnent sur ce paradis, derrière la caisse ou les longs comptoirs, portant un ruban noir au cou – et dont l'une parle anglais ! – tout y est source d'enchantement. Et que trouve-t-on au bazar ? C'est bien simple, on trouve de tout, de tout, de tout !

Dix-huit heures quinze, rue Sainte-Catherine

Voilà qui est fort intéressant : monsieur Lémeray et son ouvrier sont en train de réparer le volet de monsieur Saily, il faut que François regarde ça ! Tiens, voilà monsieur Levasseur qui traverse la rue... Il parle avec son voisin, on dirait qu'il lui demande quelque chose... Le téléphone ! c'est cela, il a besoin d'appeler quelqu'un. Voilà qui est doublement intéressant ! François s'approche discrètement pour écouter... Allo ? Bonjour mademoiselle. Pouvez-vous me passer le bureau de tabac de Blainville-sur-Mer, s'il vous plaît... Merci beaucoup... Bonjour monsieur, je dois parler à ma mère, madame Levasseur, si vous pouviez la prévenir... Oui, c'est cela, j'attends que vous reveniez avec elle, merci...

Dix-huit heures quarante-cinq, rue de la Morinière

La nuit est déjà tombée, quand la jeune Arlette referme derrière elle la porte du salon de coiffure ; sa journée est terminée, et elle se sent lasse d'être restée debout tant d'heures durant. Elle se dirige vers la Grande-Rue et aperçoit venant face à elle trois silhouettes familières : ce sont les filles de la boulangerie Lemasson, qui se rendent joyeusement au casino, vêtues comme à l'accoutumée de leurs jolies robes longues. Elle leur adresse en les croisant un vague signe de tête puis se hâte de rentrer chez elle.

Le récit qui précède est celui d'une journée imaginaire.

Cependant les faits racontés ont tous été évoqués par les personnes qui se sont réunies le 21 janvier 2004 [à la maison de retraite du Castel] : mesdames et messieurs [...].

Ils correspondent donc à des souvenirs qui sont eux bien réels : ceux des commerçants, des rues, des modes de vie d'autrefois. Pour ce qui est de l'époque, on peut situer les différentes anecdotes dans le milieu du XX^e siècle, soit juste avant, soit pendant, soit aussitôt après la seconde guerre mondiale.

Les seuls personnages inventés sont ceux des deux enfants François et Martine⁶.

⁶ Pour les besoins de ce travail, excepté ceux des commerçants, les noms des personnes ont été modifiés.

BILAN

À chacune de mes interventions, je veille à satisfaire la demande patrimoniale, en sollicitant des souvenirs relatifs aux lieux, métiers, pratiques sociales ou familiales du passé ; je reste également très sensible à la dimension affective que revêt l'action à laquelle je prends part. Je n'oublie pas qu'elle s'inscrit dans un ensemble d'activités destinées à améliorer la vie des personnes hébergées en établissement hospitalier.

Les faits évoqués par les personnes âgées, même s'ils ont trait à leur histoire personnelle, ont toujours une dimension sociale, et nous prenons garde à ne pas nous aventurer sur le territoire des affaires strictement privées. Je pense que cette condition est garante du bon déroulement des séances et de la satisfaction qu'en retirent les participants.

Ceux-ci sont valorisés par l'intérêt que l'on porte à leur savoir, auquel on rend hommage en le fixant à l'écrit. Les personnes concernées, même si elles ont perdu leur autonomie, continuent ainsi de jouer un rôle au sein de la collectivité.

Les trois textes que j'ai présentés évoquent dans des formes diverses la vie quotidienne, le travail, les loisirs ; ils peuvent donner l'impression que ce travail d'écriture forme à l'arrivée un ensemble dont l'hétérogénéité nuirait à la cohérence. Or cette hétérogénéité est à la fois celle des voix multiples que je fais revivre au travers des écrits qui leur sont dédiés, et celle des configurations diverses – et difficilement prévisibles – que prennent les rencontres. En outre, je conserve d'une année sur l'autre une même structuration au livret que je mets en page à l'issue de la saison, le divisant en six chapitres ayant chacun pour intitulé celui de la conférence, et dont la page de titre rappelle la date ainsi que le nom du conférencier, suivis de ceux des personnes dont on va lire les témoignages. D'une année sur l'autre, je conserve également une présentation identique pour la couverture de livret. Ces choix typographiques témoignent d'une cohérence qui est celle du projet et de l'action menée.

Chaque année, le document final est dupliqué par le service de reprographie de la ville, pour une diffusion exclusivement interne. Ses destinataires sont les personnes dont les noms y sont cités (témoignants, conférenciers) ainsi que les responsables des services engagés dans l'action et des établissements qui la financent.

ÉPILOGUE

Un point final est mis à chaque saison lors d'une petite cérémonie où, en présence des représentants des services et collectivités concernés, les personnes qui ont apporté leurs témoignages reçoivent un exemplaire du livret annuel.

Nous ne manquons pas alors d'exprimer publiquement notre gratitude envers leur geste et la joie que nous procurent les histoires racontées par nos aînés ; nous insistons sur la valeur et l'importance de cette transmission, nous louons la richesse du précieux patrimoine ainsi légué, et la place que celui-ci occupe dans nos destinées individuelles et notre histoire partagée.